

La recherche d'être soi

Entre hésitations, gaucherie, fébrilité, merveilleuse capacité d'évocation et élans d'un lyrisme à la fois contenu et libéré, les dessins d'Isabel Baraona jettent le trouble dans les corps autant que dans les esprits. A leur contact, c'est l'être qui tressaille en toutes ses facultés tant l'impact est direct tel un fluide ou des ondes qui se transféreraient du monde du papier à celui des vivants. Tant l'effet miroir emporte dans l'univers évoqué comme s'il appartenait intimement à chacun de nous. Tout le travail comporte quelque chose de profondément viscéral comme si cette chair omni présente qui fait souffrir, qui rend gracieux, un temps du moins car la décrépitude guette et toujours s'accomplit ; qui réagit aux heurs et bonheurs, était le métronome irrégulier, incontrôlable, d'une vie marquée par les sentiments les plus contradictoires.

Toutes les scènes mettent inlassablement l'être en images complexes dans sa nudité corporelle, mentale, psychologique et dans les tiraillements qui l'assaillent sans cesse, le conduisant fréquemment aux antipodes. Chaque évocation oscille entre le tourment et la félicité dans une sorte de maelström, de tourbillon, d'imbroglio, dans lequel l'être, mais en l'occurrence plus fréquemment la femme, est entraîné plus ou moins involontairement, pris entre ses profonds désirs de devenir soi, pleinement, indépendamment, librement, et toutes les contraintes, habitudes, traditions, qui pèsent immanquablement sur chaque individu. Il n'existe pas de fil narratif à proprement parler en cette multitude de dessins, ni en ces récits consignés dans des livres, ce serait bien davantage un fil interrogatif, une suite de questions lancinantes qui guident et innervent des traits vibrant d'émotions constamment à vif. Ce n'est nullement l'intuition qui guide la main mais le ressenti, l'intériorité taraudée, prise sous l'enclume entre le cœur et la raison. Le conflit séculairement ingérable par lequel chacun balance, dans les affres des amours diverses, entre l'assouvissement de ses désirs et les regards des autres.

Dans ces dessins où la sensibilité exacerbée affleure sous toutes les formes et en couleurs de l'ardeur des rouges à la froideur des bleus, ce sont les relations et confrontations entre les êtres qui se dévoilent littéralement. Isabel Baraona ne laisse pas simplement voir, elle montre, elle sonde jusque dans les abysses de soi et des autres, elle révèle les tourments, la fragilité, les inquiétudes, les joies et les insatisfactions, les conflits ou les bonheurs. Le tout mélangé comme en cette danse qui fait penser à celle de Matisse, autour de la femme, surprise, étonnée, bouleversée comme on peut l'être en face de ces œuvres.

Les visages extrêmement travaillés, ravinés par les traits qui sont autant de rides d'expression ; les innombrables imbrications partielles ou totales des corps transis ou inquiets, sécurisés ou incapables de s'extérioriser ; les interpénétrations, les accès de pudeur, les mises à nu, les relations toujours conflictuelles de la mort et de la sexualité ; les transparences qui fouillent toujours plus en profondeur ; les superpositions de couches comme autant de peaux à enlever, de strates à éliminer pour trouver enfin sa propre identité ; le flot des paroles alambiquées et les circonvolutions des entrailles, les têtes échevelées fourmillant de rêves, les calques qui ne cachent rien, les mots insérés, les corps encore en poupées gigogne, les enlacements, les déchirements, tout chez elle est de l'ordre du sensible le plus paroxystique, tout rejoint le discours amoureux, la tension vers l'autre et les autres, tout évoque la vulnérabilité des êtres et les blessures ou les réjouissances les plus intériorisées qui forgent ce que l'artiste nomme 'l'humanité pathétique' de chacun.

Claude Lorent
Avril 2010